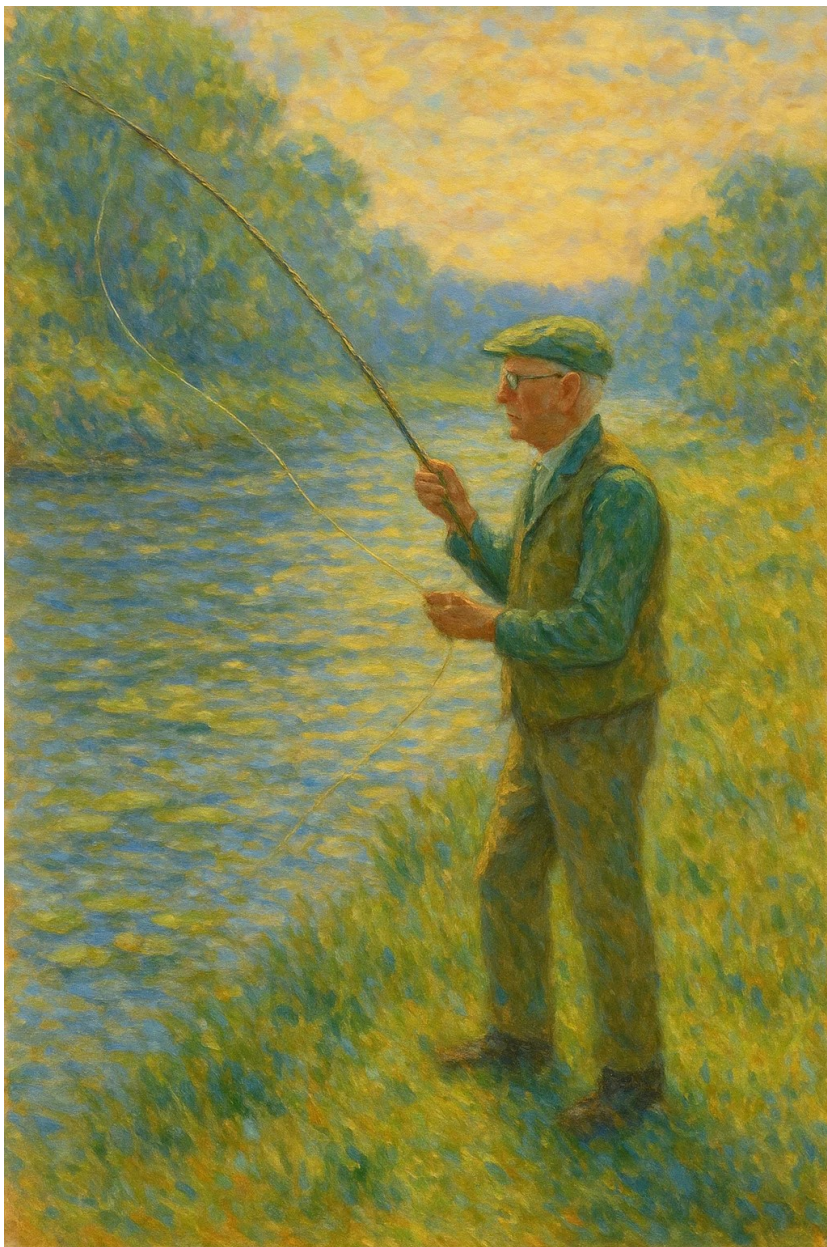


Le Pêcheur à la Mouche

par Mathieu Rioult



Introduction – L'arbre

Je suis l'arbre.

Je me tiens dans le silence des siècles, immobile et pourtant toujours en mouvement. Mes racines fouillent la nuit du sol, mon tronc affronte les vents du temps, ma cime se perd dans les cieux où la mémoire se fond dans l'infini. Je ne suis pas seulement une forme parmi d'autres : je suis un miroir, un compagnon, un gardien. En moi, se déposent les souvenirs des hommes comme les cernes du bois. Chaque vie s'inscrit dans mes veines, chaque souffle humain laisse son empreinte dans mes fibres.

Aujourd'hui, je suis le guide de **Mathieu**. C'est son pas que je recueille, c'est sa voix que je garde, c'est son souvenir que j'élève. Je parle, mais c'est son histoire qui se tisse.

Mes racines plongent dans la profondeur du passé, là où les premiers gestes se sont gravés sans qu'on les remarque. Ce sont les images d'enfance, souvent effacées en surface, mais qui demeurent les véritables fondations de l'existence.

Saint Augustin, méditant sur l'immensité du palais de la mémoire, disait que ces images enfouies nous échappent mais ne disparaissent jamais. Elles resurgissent parfois, imprévisibles, comme une eau souterraine qui trouve son chemin jusqu'à la lumière. Et Proust, plus tard, a murmuré que la vérité de ces commencements ne réside pas dans leur grandeur, mais dans leur petitesse : un goût, un parfum, une sensation qui rallume l'univers.

Ainsi en est-il pour **Mathieu** : même ce qui semblait insignifiant dans ses premières années a posé la base de ce qu'il est devenu. Ces racines invisibles nourrissent encore son arbre de vie.

Mon tronc est dressé, solide, marqué par les années. Chaque cicatrice, chaque entaille raconte un choix, une épreuve traversée, une main tendue. C'est là que s'exprime la force de la vie adulte : transmettre, agir, bâtir.

Marc Aurèle, l'empereur philosophe, répétait que l'éternité n'est pas dans ce que nous accumulons, mais dans la droiture de nos actes. Le tronc s'épaissit de nos gestes de courage et de générosité. Montaigne, dans la douceur de ses *Essais*, ajoutait : « *Je n'enseigne point, je raconte.* » Ainsi, ce n'est pas le discours abstrait qui nourrit le tronc, mais le témoignage de ce que l'on a vécu, offert à d'autres, comme une confidence.

Pour **Mathieu**, cette part de vie est celle de l'action : assumer les héritages reçus, les prolonger à travers ses engagements, se tenir debout malgré le passage des vents. Chaque acte de transmission — un mot, un geste, une présence — s'est inscrit dans la densité de son être.

Ma cime, haute et bruisante, ne retient pas les détails. Là-haut, il ne subsiste que l'essentiel : l'amour donné, les valeurs vécues, les empreintes laissées dans la mémoire des autres. Le feuillage s'allège des anecdotes pour ne garder que la lumière.

Rousseau, dans sa confession, affirmait vouloir montrer « un homme dans toute la vérité de la nature ». Ce qui demeure d'un être, au terme de son chemin, n'est pas la somme de ses faits, mais la sincérité de sa trace, cette résonance qui fait dire : « *Voilà un homme.* »

Pour **Mathieu**, cette cime n'est pas un point d'arrêt, mais un point de vue. C'est de là qu'il contemple son parcours, qu'il reconnaît ce qui a vraiment compté, qu'il se prépare à offrir ce qu'il a reçu.

Ce que j'enseigne à travers mes branches, c'est que l'héritage n'est pas fait de biens ni de monuments. Il est fait de ces instants où l'amour s'est incarné en courage, où la beauté s'est transmise dans un geste, où la tendresse a pris la forme d'un quotidien partagé.

Je suis l'arbre.

En moi, la mémoire se fait vivante, elle circule de la racine à la cime, de l'enfance à la maturité, de l'intime à l'universel. Les souvenirs de **Mathieu** s'y déposent à présent comme autant de cercles

concentriques. Ils ne disparaîtront pas : ils nourriront, demain, d'autres racines, d'autres troncs, d'autres cimes.

Et maintenant, lecteur, je t'ouvre.

Il est temps de plonger dans la mémoire de **Mathieu**. Mais souviens-toi, comme je l'ai dit dès l'aube de ces pages : ce qui survit n'est pas seulement le récit des jours, mais leur sève — cette alliance d'amour, de courage et de beauté qui, seule, défie le temps.

Le Pêcheur à la Mouche

Il y a des matins où le temps suspend son vol et grave dans l'âme des images d'éternité. C'était un matin de juin ou de juillet, je ne saurais le dire avec certitude, mais je me souviens de chaque détail comme si la lumière de ce jour avait imprimé dans ma mémoire une photographie vivante, un clip de quelques secondes qui contient toute la beauté du monde.

J'avais dix ou douze ans, l'âge où l'on découvre que les adultes portent en eux des mystères insoupçonnés. Mon grand-père approchait alors de ses quatre-vingt-dix ans, diminué par une leucémie qui rongait son corps mais jamais son esprit. Ce matin-là, accompagné de ma grand-mère, il m'emmena au bord d'une rivière de Normandie, dans un lieu dégagé de tout arbre où l'eau coulait avec cette constance tranquille des cours d'eau qui ont traversé les siècles.

La rosée perlait encore sur l'herbe d'un vert si intense qu'il semblait irradier la lumière matinale. Des nénuphars flottaient paresseusement à la surface, témoins silencieux de cette symphonie aquatique. L'air portait cette fraîcheur normande du petit matin, mêlée à l'odeur profonde de la rivière et au parfum délicat de la rosée qui s'évaporait sous les premiers rayons du soleil. Déjà levé, l'astre dispensait une chaleur d'une douceur incroyable malgré le froid habituel de la région, comme s'il avait voulu bénir ce moment particulier.

Nous nous installâmes au bord de l'eau. Moi, avec mon moulinet, dans la simplicité de mes dix ans. Lui, avec sa canne à pêche à la mouche, dans toute la grâce de son grand âge. C'est alors que je découvris la beauté du geste accompli.

Mon grand-père se dressa face à la rivière, et soudain, malgré la maladie, malgré les années, je retrouvai l'homme de mes premiers souvenirs : solide comme un roc, prêt à affronter les poissons sauvages tout en les respectant avec cette noblesse que seuls possèdent les vrais pêcheurs. Il leva sa canne, et commença cette danse millénaire que pratiquent les pêcheurs à la mouche.

Le fouet dessina dans l'air matinal des arabesques parfaites, faisant danser la ligne avec une précision qui tenait du prodige. Deux lignes se croisaient et se séparaient dans un ballet aérien, portant cette mouche artificielle qui allait tromper la méfiance des truites. Je regardais, fasciné, cette délicatesse avec laquelle il parvenait à déposer sur l'eau son leurre, imitant à la perfection le vol capricieux d'une mouche véritable.

Dans ce geste répété, je découvrais tout ce qui fait la grandeur d'une existence : l'expérience accumulée au fil des décennies, le savoir-faire transmis de génération en génération, cette passion qui ne s'éteint jamais et cet amour profond de la nature qui unit l'homme à son environnement. Tout était présent dans ce moment suspendu, et le temps lui-même semblait avoir dédié un rayon de soleil particulier pour planifier cet instant et l'imprégner à jamais dans mon cerveau d'enfant.

Je sentais monter en moi un apaisement profond, comme si cette scène concentrait toute la lumière du monde. Mon cœur se remplissait d'admiration, de tendresse et de cet amour particulier qui naît de la transmission silencieuse entre les générations. Dans mon esprit se gravait cette image d'une netteté parfaite, comme une photographie que le temps ne pourrait jamais altérer.

Mais c'est dans mon âme que se produisait la véritable métamorphose. Je comprenais, sans pouvoir encore le formuler, que j'étais le témoin d'une transmission non dite, de ce que le temps peut apporter de plus précieux à une personne qui sait encore se faire plaisir malgré les épreuves. Mon grand-père, dans sa grâce matinale, m'enseignait sans le savoir la résilience, cette capacité à profiter de la beauté de la vie malgré la maladie qui le rongait.

Jamais je n'ai su s'il avait conscience de toute l'admiration et de la beauté de ce que je ressentais. C'était un secret que j'ai gardé, que j'ai maintenu, et qu'aujourd'hui je veux partager. Car dans ce matin de juin ou de juillet, sur les bords de cette rivière

normande, j'ai appris l'une des plus belles leçons de l'existence : celle d'apprécier la beauté du geste, la précision de l'art, et cette capacité qu'ont les êtres d'exception à figer le temps pour en faire un présent éternel.

Le bruit de l'eau qui coulait doucement, le vert profond de cette Normandie généreuse, la fraîcheur du matin et l'odeur de la rivière ont composé la bande sonore et visuelle de cette révélation. Dans l'émerveillement qui fut mien ce jour-là, j'ai compris qu'il fallait générer ces moments de vie et les graver à jamais dans sa mémoire. Prendre le temps de les vivre pleinement, prendre le temps de montrer sa passion aux générations qui nous suivront.

Mon grand-père, sans le savoir, m'offrait ce matin-là le plus beau des héritages : la certitude que la beauté existe, qu'elle peut naître du geste le plus simple quand il est accompli avec amour et maîtrise. Cette image de lui, canne levée, mouche suspendue dans l'air comme un point de lumière, demeure l'un de mes temples de quiétude, l'un de ces souvenirs réconciliateurs qui apaisent l'âme et lui redonnent foi en la beauté du monde.

Aujourd'hui, quand cette scène ressurgit parfois dans ma mémoire, de manière fugace mais toujours avec cette même nostalgie douce, je souris à ce grand-père qui, dans sa dernière danse avec la rivière, m'a transmis l'art de voir le sublime dans l'ordinaire et de faire de chaque instant un possible éclat d'éternité.